

Chapitre 24 : Opération *LibJul* ou voir Acapulco et... s'en tirer !

(Acapulco, 28-31 janvier 95)

Il y avait encore de la place dans l'*Hôtel Tropical y Gran Panorama*, comme dans tous ces lieux qui ne sont pas à la portée de toutes les bourses. La princesse ET finissant elle-même par compter ses sous, nous louâmes donc trois chambres bas de gamme (tout est relatif) pour nous et réservâmes quatre autres, haut de gamme celles-là, pour les invités. Nous eûmes même le loisir de profiter du gargantuesque *desayuno* encore en *autoservicio* à dix heures, et nous n'étions pas les seuls !

Puis M. Rangetout envoya un fax au Pr Sagan pour vanter les mérites de l'établissement : un cinq étoiles, avec salle de billard, tennis, piscine, solarium, plage privée et j'en passe... Qui plus est, situé en corniche et à une demi-heure de l'aéroport international.

Ensuite, le soleil commençant à chauffer sérieusement, nous optâmes pour la baignade. Nous voilà donc sur le sable impeccablement ratissé, avec cabines, douches... et larbins en veux-tu-en-voilà.

Nous réalisâmes bientôt combien la vie que nous menions depuis un mois nous avait usés : au bout de quelques brasses dans cette eau tempérée, même les fistons – malgré force rondeurs féminines on ne peut plus dénudées – n'éprouvèrent plus qu'une envie : pioncer, protégés du soleil par les parasols et du zéphyr par une légère couverture... Ce que nous réussîmes à faire, malgré les tubes *afro-cubanos* ou *gringos*, déversés à flot.

En rentrant à l'hôtel vers 14 heures, M. Rangetout trouva la réponse du Pr Sagan dans son casier. Celui-ci confirmait son accord pour lundi, en milieu d'après-midi.

Redescendus à la terrasse du bar tout de suite après les ablutions d'usage, nous nous requinquâmes avec des *tapas* arrosés à la Corona, parmi moult *Yanquis*, dont le parler haut et les gestes larges signifiaient qu'ils avaient largement les moyens de fréquenter le *Tropical*...

Une fois rassasiés, nous montâmes au solarium pour – les doigts de pieds en éventail – lire les *canards* locaux, ce qui était un bon entraînement au castillan à la sauce mexicaine...

Le lendemain dimanche, bien reposés, nous nous lançâmes dès neuf heures à la découverte de ce gigantesque *lunapark*, sinon *lupanarpark*, qu'est Acapulco.

On n'évita pas les quartiers où s'étale la misère et le vice, Jul voulant donner aux jeunes un aperçu, *in vivo*, de la réalité humaine en général et mexicaine en particulier. (Je renvoie aux documentaires non conformistes pour la description de ce "paradis" tropical.)

On en profita pour goûter quelques uns des multiples plats au maïs, ainsi que des bières moins connues que la Corona ou la Bohemia... On rentra vers minuit, fourbus mais prêts à mettre toute notre énergie dans la nouvelle "opération Sagan".

J'avais fini par oublier la *barbouzerie ricaine*... Aussi, quel ne fut pas mon appréhension quand, ce lundi matin, vers huit heures, descendant pour le rendez-vous du petit-déjeuner et ne voyant pas venir Jul, dont la ponctualité était une seconde nature, j'appris des serveurs que deux policiers en civil venaient de l'emmener discrètement, avec son sac de voyage, sous prétexte d'une simple vérification d'identité...

Cela me coupa net l'appétit et je remontai dare-dare pour avertir les fistons, qui s'apprêtaient à nous rejoindre. Ils pâlirent et bredouillèrent :

— C'est... c'est trop... trop tard pour leur courir après ?

— Oui, c'est trop tard. Prenez vos affaires et tirez-vous par la porte de service. J'm'occuperai du reste. On s retrouve sur la plage publique, au même endroit, dans une demi-heure environ !

Je retournai *fissa* à la Réception et, faisant mine de déposer ma clé, je récupérai celle de Jul, suffisamment vite pour que l'employée, occupée avec d'autres clients, n'y ait vu que du feu.

Puis je montai dans sa chambre par l'escalier de service et constatai que son émetteur-récepteur furtif, qu'il quittait la nuit, était toujours là, dans l'armoire de toilette. Du "travail mexicain" ? me

demandai-je, tout en fourrant l'appareil ainsi que ses autres affaires restantes dans un sac en plastique ; pour, ensuite, repasser dans ma chambre, m'équiper de l'appareil à moi, y ramasser mes propres affaires et, avec l'assurance d'un employé de l'hôtel, descendre au ré-de-chaussée par le monte-charge de service et atteindre une discrète issue de secours qui me permît de filer à l'anglaise. Sur la plage, fréquentée par les *joggers* et autres baigneurs matinaux, seul Ber m'attendait :

— Al est allé contacter l'équipage pour qu'il nous envoie, via le canot, la "boîte à malices", la corde et le MAC50 avec recharge, m'expliqua-t-il.

— Excellente initiative ! J'espère tout d'même qu'on aura pas à attaquer la prison ! plaisantai-je, pour lui remonter le moral. Les *Chicanos* n'ont rien à lui reprocher !

— Si, son faux passeport ! objecta-t-il.

— Bah, Aziza est douée ! répliquai-je, tout en sachant qu'une vérification via l'ambassade belge aurait montré que M. Jules Rangetout est inconnu à Charleroi comme dans tout le Royaume !

Quelques minutes plus tard, Al nous appela pour le rejoindre dans la *taberna* située à cinq minutes, en bord de route, car il fallait quand même se sustenter un tant soit peu...

Ber profita des toilettes pour s'équiper de l'émetteur-récepteur paternel, cependant que je squattais le téléphone du troquet à la recherche d'un avocat de renom, à l'aide de l'annuaire.

L'employé de l'association professionnelle me proposa « *uno especialista : el señor doctor Juan Francisco Gallego* »... Celui-ci, contacté, promit de se renseigner illico auprès des autorités, en sous-entendant des *honorarios* conséquents, bien sûr.

Puis, le patron de la taverne m'ayant procuré enveloppe et papier à lettre, je rédigeai vite fait un mot d'excuses à la direction du *Tropical*, en mon nom et à celui de MM. Pietri et Romond, expliquant qu'à cause d'un accident survenu dans notre usine de Mexico, nous étions obligés de partir sur le champ... J'y joignis le montant de la pension due pour cette unique journée, plus une honnête *mordida*, censée diminuer le zèle des employés à coopérer avec la police.

Nous repassâmes devant l'hôtel et glissâmes ladite enveloppe dans la boîte aux lettres, puis arpentâmes ce coin de banlieue résidentielle, à la recherche d'un logement plus discret.

Au bout d'une petite demi-heure nous tombâmes sur une modeste pension : la *Méson San José*, qui, dans le luxe du quartier, faisait négligé, donc plus typiquement mexicain... Mais, *Dios Gracias*, Nivea n'était plus là pour chercher la petite bête !

Installation faite, j'appelai un taxi pour aller voir l'*abogado* au centre-ville, alors que les fistons retournaient dans un coin désert de la côte afin de réceptionner le canot du *Pancolore*.

El doctor Gallego, un petit homme rondelet, la cinquantaine fripée mais d'apparence sympathique, me reçut dans un cabinet des plus cossus et, moyennant 200 dollars *cash*, m'apprit que notre ami était accusé par les *Yanquis* d'être un parrain international de la drogue ! L'*abogado* me fournit même l'adresse du *càrcel* où on l'avait enfermé et se proposait de lui rendre visite dès le lendemain, moyennant « *un suplemento por cubrir los gastos, naturalmente !* »¹. Moi, pariant sur le fait que tout authentique *Chicano* porte en lui un ressentiment atavique (même si, la plupart du temps, refoulé) envers les *Ricains* – lesquels se sont accaparés, au cours du 19^e siècle, plus de la moitié de sa *muy amada patria* –, je lui expliquai, avec mon meilleur castillan, que les dits *Yanquis* manipulaient grossièrement les autorités parce que *el señor* Rangetout enquêtait sur les grands appels d'offres internationaux, où se révélait la vraie face de l'*imperialismo norteamericano*...

En sortant de son cabinet vers 19 heures, j'allai me retaper avec une *paella*, dans le *bodegòn valenciano* le plus proche, puis appelai l'hôtel *Tropical* pour avoir des nouvelles des invités... Pas le moindre professeur Sagan ou Drake ou Schmoll, ne s'était annoncé... Or je comptais beaucoup sur la notoriété mondiale de notre astrophysicien pour faire libérer Jul.

C'est donc très découragé que je rentrai à la *Méson*, où nous nous retrouvâmes tous le trois, un peu comme des orphelins... Nous tournâmes et retournâmes le problème. Les fistons suggérèrent de faire appel aux ambassades de France et/ou de Belgique...

¹ Un supplément pour couvrir les frais, naturellement !

— Ah, malheureux ! Nous avons déjà l'grand monstre froid sur l'dos !

Tout compte fait, *el doctor Gallego* nous apparut rester la seule carte sérieuse. Et, après une dernière bière (Corona pour moi et sans alcool pour les fistons), nous nous couchâmes vers 23 heures, plutôt pessimistes. En me tournant et retournant dans le lit, j'établis un plan d'action.

Ce mardi matin, dès le petit déjeuner – que nous prîmes en solitaires dès sept heures –, je proposai aux fistons d'aller surveiller les allées et venues au portail de la prison. « Plus intelligemment qu'les Dupond et Dupont, hein ! », ajoutai-je, pour les dérider – ce dont ils avaient le plus grand besoin... Nous y allâmes ensemble en taxi mais tournicotâmes séparément autour du bâtiment, dans le but, qui s'avéra absurde, de trouver une astuce pour organiser une évasion.

Vers treize heures, nous nous retrouvâmes dans une gargote. J'appelai Gallego et appris que des enquêteurs *yanquis* étaient attendus pour le lendemain après-midi. J'en profitai pour l'inviter à dîner le soir même « *en el Restaurante del Teatro, que dicen el mas noble y mas tradicional de la ciudad... con su esposa, naturalmente !* ».

Après un banal déjeuner, nous rentrâmes pour la sieste. Mais, Morphée me refusant ses faveurs, je me relevai et appelai Aziza afin qu'elle nous apporte son aide à l'opération *LibJul*. Il fallut toute ma diplomatie pour la dissuader d'amener avec elle un commando de Sahariens :

— On est pas capables, à nous quatre, d'former l'meilleur des commandos ?

— Tu as peut-être raison, finalement... J'espère pouvoir partir dès demain.

— Confirme via le *Pancoloré* ! eus-je le temps d'ajouter, avant qu'elle ne raccroche.

Nous repartîmes aussitôt tous les trois en ville afin de nous attifer en habits de soirée. Puis ralliâmes le *restaurant* en question... pour nous apercevoir que nos complet-vestons classiques² faisaient, dans ce contexte de *yuppies* dans le vent, passablement ringard !

À la vue du bar grouillant de *Gringos* et *Chicanos*, je réalisai que j'avais oublié de réserver... Après marchandage – la princesse ET devenait de plus en plus radine –, je m'en tirai avec seulement 10 dollars de *mordida*... et la grimace du larbin, visiblement habitué à des clients plus généreux !

L'ambiance était davantage celle d'un salon de rendez-vous que celle d'un bar huppé. Beaucoup de jeunes femmes à la chevelure allant du blond nivéesque au noir myriamesque, en passant par le roux azizesque, mais quasiment toutes au maquillage cléopâtresque...

Ce fut dur de trouver, puis de garder, un guéridon à trois places, pendant les quelques minutes que mirent les fistons à quérir trois cafés propres à nous faire grimper aux palmiers qui ombrageaient la terrasse.

Je me rendis vite compte qu'Al & Ber suscitaient un intérêt, furtif, mais évident, de la part de la gent féminine. Pourquoi diable ? Ils faisaient pourtant compassé avec leurs costards et nœuds papillon surannés, vis-à-vis des simili *golden boys* et autres simili *paparazzi*, en chemises à fleurs et *jeans* savamment effilochés et délavés. Quant à leurs chevelures, abondantes et soigneusement coiffées, ainsi que leurs barbes, dans lesquelles un poil ne dépassait pas l'autre, elles choquaient carrément parmi les scalps *afro* et autres têtes rasées des touristes ou assimilés.

Observant les choses de loin, je crus comprendre : il y avait, dans les attitudes et les gestes des fistons, une gaucherie étrange qui attirait le regard et piquait la curiosité... De plus, et contrairement aux autres jeunes, visiblement saturés de *soft drinks* depuis leur plus tendre enfance, on devinait sous leurs vêtements empesés des formes à la David – de Michelangelo.

Tout l'artifice de notre civilisation décadente, tournée vers le toc et le clinquant, n'avait pas réussi à oblitérer l'impératif de la diversification génétique. En fait, ces dames et demoiselles sentaient instinctivement que les fistons venaient de quelque lointaine contrée où les jeunes hommes étaient encore tout à la fois virils et grâcieux – authentiques, en somme... Excellente occasion, pensai-je, de déniaiser les dits jeunes en les jetant dans les bras des pulpeuses *muchachas*, qu'ils utiliseraient au bénéfice de l'opération *LibJul*...

² Le lecteur aura compris que j'ignorais tout de la dernière mode, surtout acapulquesque !

Je leur exposai les détails de mon plan : soudoyer l'*abogado* afin qu'il persuade *el procuradore del Estado de Guerrero* (le Mexique est une république fédérale) ainsi que le directeur de la prison, de l'innocence de notre ami. Et, en parallèle, exploiter la bonne volonté des cavalières pour faire groupe de pression...

L'*abogado*, en chemise imprimée, pantalons et sombrero blancs, et *la señora*, une plantureuse quadragénaire en robe de soirée noire et au maquillage outré, arrivèrent avec le retard qui séyait à leur importance, et, probablement, à leur fortune :

— *Los señores Pietri y Romond estan los colaboradores del señor Rangetout, expliquai-je. May we speak english then ? Because they have some difficulties with spanish.*³

— *Of couÛrrs', aï ounderrstand' el inglèsh' ! acquiesça la dame.*

Au cours du dîner, on ne s'ennuya pas, car le bagoût de Gallego valait son coup de fourchette. Entre ses blagues aux dépens des *Yanquis*, j'en profitai pour enfoncer mon clou :

— *The investigations of Mr Rangetout demonstrate that some important international calls for tender, issued, among others, by mexican administration, have been faked in such a way to favor american industry... Everybody knows that US Intelligence activities have been – after the collapse of Soviet Union – reoriented on technology, industry and trade espionnage*⁴... *We're then afraid that once CIA men would have put their hands on him, his life would be in danger... Consequently we must react fast !*⁵

— *If, as you say, Mr Rangetout is perfectly in order with mexican law, he will not be handed over to Yanquis... unless they show evidence of his implication into illicit trading.*⁶

— *God bless you (Que Dieu vous bénisse), doctor Gallego ! conclus-je.*

Le homard avait été excellent, le Pouilly-Fouissé aussi⁷... mais le coup de bambou de l'addition me laissa baba, et j'éprouvai de la honte vis-à-vis de la princesse ET. Cela ne me fit quand même pas oublier mon plan : je proposai donc au couple de prolonger la soirée dans la salle de bal, dont les rythmes nous parvenaient à travers la double porte qui nous en séparait.

Les Gallego acceptèrent de bon gré, et je donnai l'exemple en faisant le premier tour de piste avec la *señora*, qui, toute contente, essaya de baragouiner un peu de français...

Les juniors s'appliquèrent à inviter les demoiselles et virevoltèrent bientôt avec naturel et *maestria* – danses et acrobaties étant, chez les Cosmons, des loisirs très populaires...

Quant au baratin, qui devait persuader leurs cavalières de téléphoner le lendemain au *procurador* pour s'étonner qu'il maintienne aux arrêts un innocent, je crus deviner qu'il tombait à plat, les donzelles paraissant davantage intéressées par les déhanchements frénétiques que par les explications brumeuses des fistons, fût-ce autour d'un *soft drink* pris au bar... Et pourtant ceux-ci faisaient les choses sérieusement : ils écrivaient les références sur les pages détachables de leur calepin – que les dites demoiselles, n'ayant généralement pas de poche et n'osant refuser le billet, le glissaient dans leur corsage...

Al & Ber se révélèrent stakhanovistes car le scénario se reproduisit plusieurs fois...

Moi, pendant ce temps, je relançai l'*abogado* sur notre affaire, essayant d'y impliquer Madame, dont je sentais la sympathie. Mais le roublard ne promit rien... Alors, profitant d'un moment pendant lequel la *señora* s'était éclipsée, j'abattis mes cartes :

³ MM. Pietri et Romond sont les collaborateurs de M. Rangetout... Pouvons-nous maintenant parler anglais ? Parce-qu'ils ont quelques difficultés avec l'espagnol.

⁴ Mot français couramment utilisé par les Anglo-saxons.

⁵ Les enquêtes de M. Rangetout démontrent que certains appels d'offres internationaux d'importance, émis, entre autres, par l'administration mexicaine, ont été faussés, dans le but de favoriser l'industrie américaine... Chacun sait que – suite à l'implosion de l'Union soviétique – l'espionnage US a été réorienté vers les secteurs de la technologie, de l'industrie et du commerce... Nous craignons donc qu'une fois tombé entre les mains des agents de la CIA, sa vie ne soit en danger... En conséquence nous devons réagir vite...

⁶ Si, comme vous dites, M. Rangetout est parfaitement en règle avec la loi mexicaine, il ne sera pas livré aux *Ricains*... à moins qu'ils ne démontrent son implication dans un commerce illicite.

⁷ Les fistons avaient évidemment choisi des plats végétariens, avec leur bibine habituelle.

— *¡ Yo juro que mi amigo està inocente ; y mañana por la mañana, yo juro que iré a buscarlo directamente al càrcel !*⁸ affirmai-je alors, d'un air résolu.

— *¡ Estamos ya la mañana !* (Nous sommes déjà demain !) rétorqua-t-il avec humour, démontrant qu'il restait maître de lui-même, contrairement à moi !

— *¡ Antes y en lugar de los Yanquis !* (Avant et à la place des *Ricains* !). ajoutai-je, sans relever sa plaisanterie, et en écrasant l'index sur la table, comme par défi.

Et quand son imposante épouse revint, je jouai le tout pour le tout :

— *Señora*, je sais que vous appréciez les vrais bijoux. Permettez-moi donc de vous offrir de quoi vous en faire tailler un à votre goût, affirmai-je, en lui tendant la boîte que Jul avait offerte à Nivea, dans laquelle j'avais mis un diamant non taillé (mais de belle taille), que je n'avais pas voulu lâcher à la rapacité des Libanais.

— Oh no, què c'è trò ! s'exclama-t-elle en m'embrassant avec autant d'élan que Myriam.

Peu après, l'épuisement physique eut raison des fistons. [J'avoue que je ne me portais pas mieux !] Ils revinrent donc, tout rouges et en sueur, s'asseoir à nos côtés pour un dernier soda, alors que *el señor* et *la señora* Gallego s'étaient fait offrir respectivement Cognac Fine Champagne et Marie Brizard.

— *Bravos, bravos, yèndòm' !* les félicita madame. Moa ossi yè tèlèfonèrè *al procurador* pòr protestè y dèmandè què votrè amì soà libèrè !

Il était deux heures du matin révolues quand nous prîmes congé des Gallego, sur le trottoir.

Nous ne dormîmes pas comme il eût fallu ce mercredi matin, car l'heure H approchait.

Avant que les fistons ne soient prêts, j'allai en taxi à l'aéroport louer une *Range Rover*. Au retour, nous partîmes pour la prison, en tenue de soirée, moi-même coiffé du Stetson.

Je nous présentai en tant que délégués du Département américain de la Justice, venus procéder à l'interrogatoire du dénommé Jules Rangetout, conformément à l'accord passé avec « *el Doctor Amanzillo, procurador del Estado de Guerrero* ».

Notre voiture fut admise dans l'enceinte, puis un gardien nous conduisit chez le directeur :

— *I must excuse ourselves for having realised rather late that to-morrow was our unique opportunity to enjoy your fantastic city, as we must return home the day after...*⁹

— *You arr' ouelcom' ènnd you cann starrt immidiatly !*¹⁰ acquiesça-t-il avec l'accent du pays.

— *Thank you much, sir. May I ask you an exceptional favor : to do the job in our hotel, were we made sure that walls have no ears – with the attendance of Doctor Gallego, the lawyer of Mr Rangetout, obviously... and yours, if you wish, of course !*¹¹

— *Ai fank you for yourr invitèchion', bot Ai av' still motch tou dou viz mornning', ènnd Ai rilai on' you forr brrringing' mi bàc Misterr Rranjitoùt' viz ivning'*.¹²

Ensuite, les choses se passèrent comme une lettre à la poste, ou plutôt un colis, car c'est encadré et menotté que Jul nous fut remis, avec canne et sac de voyage (dont se chargèrent les fistons).

Nous quittâmes *el càrcel* dare-dare, avec Jul fermement encadré par nous trois.

Je pris une route qui menait vers la montagne, où il y avait plus de chances d'échapper à une éventuelle filature et trouver un coin tranquille pour lui scier les menottes : dans ma hâte, j'avais oublié d'en demander la clé au *director*, qui, lui, avait certainement fait exprès de ne pas me la donner.

⁸ — Je jure que mon ami est innocent, et demain matin, je jure d'aller le quérir directement à la prison !

⁹ — Je dois nous excuser pour avoir réalisé très tard que demain était notre unique chance d'apprécier votre fantastique cité, car nous devons être de retour chez nous après-demain...

¹⁰ — Vou-z-èt' lé bienvenòu et vou puvé commancé immèdiatenn't.

¹¹ — Merci beaucoup monsieur, mais je dois vous demander une faveur exceptionnelle : faire le travail dans notre hÛtel, où nous avons vérifié que les murs n'ont pas d'oreilles – en présence du Docteur Gallego, l'avocat de M. Rangetout, évidemment... et la vÛtre, si vous le désirez, bien entendu !

¹² — Yè vou rèmerrei pourr votrr' invitassion', mè yè ancorr' bocoù à ferr' cè matènn é yè vou fè confians' pourr mè ramèné Missié Rranjètoùt' cè souàrr.

En chemin j'exprimai mon étonnement relativement à la facilité de l'opération :

— Gallego a dû conseiller au procureur et au directeur une attitude de Pilate, supputa Jul.

— **Hé, y a un barrage d'police là bas d'avant !** réalisai-je, soudain :

À une cinquantaine de mètres devant nous, deux flics armés de mitraillettes contrôlaient les voitures. Par chance, une ruelle montait à gauche, vers les collines. Je la pris brutalement et en accélérant à fond à cause de la pente. Au début la petite route était vaguement asphaltée et desservait quelques villas, puis, devenue une piste caillouteuse, elle continuait à monter en zig-zagant dans un paysage inhabité, boisé de pins et autres buissons, pour terminer en fondrière non carrossable, même par la *Vaillante Anglaise*...

Nous stoppâmes là, et, pendant que les fistons sciaient les menottes du paternel avec une mini-tronçonneuse à dents diamantées, sortie de leur "boîte à malices", j'allais inspecter les environs : la vue sur la ville et la baie était un panorama de carte postale.

Le bruit d'une voiture se fit alors entendre : c'étaient les flics. Mais leur grosse *tire* américaine dut s'arrêter une cinquantaine de mètres (en dénivelé) plus bas que nous. Deux gros policiers armés en sortirent et entreprirent de monter à pied, mais à une allure de sénateur...

— Les *Ricains* ont dû retourner les *Chicanos* ! supputai-je, en revenant à la *Rover*.

— Les Américains se considèrent, surtout depuis l'implosion de l'URSS, comme responsables, non seulement de la planète, mais du cosmos tout entier, commenta Jul.

Nous bourrâmes *fissa* nos affaires dans nos trois sacs de voyage (jetant celui de Jul) – que nous enfilâmes comme des sacs à dos –, pour continuer sur le même chemin qui devenait de plus en plus étroit et raide... D'ailleurs, notre évadé, malgré sa canne, flancha bientôt.

Gott mit uns ! les poussifs pandores, sans doute découragés, redescendaient à leur bagnole.

Le soleil commençant à taper dur, nous remplaçâmes nos habits de soirée par les tenues tropicales et nous nous mîmes à la recherche d'une source (nous avions bien prévu un casse-croûte, mais non la boisson). On finit par en trouver une à l'eau d'apparence douteuse, qu'on filtra avec un mouchoir en papier – ce qui me remémora douloureusement le Tekouyat...

Après nous être restaurés, nous reprîmes la marche vers la crête, quand un hélico se pointa, qui, visiblement, cherchait quelque chose. Prenant soin de rester sous couvert, nous continuâmes à monter, en quête d'un gîte sûr pour la nuit car le soleil tombait déjà sur l'océan et, sans carte détaillée, il eût été fort hasardeux de vouloir redescendre de nuit, autrement que par le chemin que nous venions d'emprunter – désormais certainement surveillé.

Nous atteignîmes le sommet de la ligne de crête peu après le couchant (qui avait chassé l'hélico), juste à temps pour admirer le grandiose panorama allant des pics de la Sierra Madre Oriental, située à quelque 100 kilomètres vers le nord et culminant à 3700 mètres, au grand large du Pacifique vers le sud ; la baie, encore rougeoyante, s'étalait à nos pieds. Nous assistâmes donc à l'effacement progressif des horizons lointains et à l'illumination de la ville et de la voûte céleste, où Mars dominait toujours la constellation du Lion.

Al & Ber déployèrent le "parasol" en direction du vaisseau pour informer l'équipage de nos difficultés. Ce dernier nous transmit alors un message d'Aziza : elle était arrivée à son hôtel, près de l'aéroport, en fin d'après-midi. Jul la contacta de suite (toujours via le *Pancolore*), lui expliqua la situation et lui demanda d'attendre nos instructions tôt dans la matinée.

Puis nous bivouaquâmes près de la cime, dans une petite cuvette – le ventre vide, car nous avions pensé à tout sauf à des réserves de vivres... La brise plus que fraîche qui descendait maintenant de la Sierra Madre nous obligea à revêtir nos complets sur nos tenues tropicales, et même à nous serrer les uns contre les autres afin de combattre le froid ambiant...

À l'aube, et alors que nous suivions à vive allure – pour nous réchauffer – la crête de la colline en direction du sud-sud-est afin de repérer un sentier descendant sur la baie, nous entendîmes des ronronnements de puissants moteurs Diesel. C'étaient des camions militaires qui montaient sur les pistes, le long de chaque versant... Bientôt s'y ajoutèrent d'encore plus puissants vrombissements

d'hélicos ainsi que de lointains jappements de clébards.

— Ils y mettent le paquet : les Américains font vraiment la loi dans ce pays ! commenta Jul.

— J'propose de m'procurer un hélico et d'venir vous chercher, fis-je, téméraire.

— Et comment tu vas passer sans te faire prendre ? rétorqua-t-il.

— L'autre jour, j'ai cru voir, pas très loin d'ici, un ravin dévalant directement sur la ville.

— Hé bien, vas-y ! approuva-t-il... Mais ne prends pas de risques exagérés, hein !

— Promis ! Essayez de rester sur le versant océan, pour que je puisse vous contacter d'en bas.

— Bien sûr ! Au fait, garde mon MAC50 : ce n'est pas avec un pistolet qu'on résiste à une armée, fût-elle mexicaine¹³, plaisanta-t-il.

Sac de voyage au dos, je partis donc dare-dare dans la broussaille protectrice, à flanc de colline, en direction du dit ravin, alors que les Doutriverie cherchaient une planque.

Au bout d'une bonne demi-heure de marche forcée, j'arrivai au-dessus de la chose. En fait, le ravin était utilisé comme décharge sauvage, malodorante au point de saturer les narines du meilleur limier qui fût au sud du Rio Grande, constatai-je avec satisfaction.

Par comble de chance, quelques buissons accrochés sur la paroi me permirent une descente en deux rappels – à la guerre comme à la guerre, sans *descendeur* et sans gants – pour finalement atterrir sur l'énorme tas de cochonneries... qui exhalait des miasmes dont même Dante n'aurait eu l'idée pour son Enfer, car je crus m'asphyxier. C'est donc avec toute mon énergie que je sautai de carcasse en carcasse (de voitures ; les carcasses d'animaux sinon d'humains¹⁴ devaient se trouver en-dessous !), jusqu'à atteindre la muraille de béton retenant l'horrible dépotoir du côté ville.

Mes mains étant brûlantes, je dus les protéger à l'aide d'un demi-mouchoir chacune (pour la énième fois de ma vie je me félicitai de préférer les grands et solides de nos ancêtres !), et me taper un dernier rappel d'une douzaine de mètres. *Volens, nolens*, j'atterris sur la bande d'arrêt d'urgence d'une rocade autoroutière. Les voitures, qui roulaient à tombeau ouvert, m'ignoraient ou même se déportaient vers moi, sans doute à cause de la force centrifuge : l'autoroute suivant la courbure rentrante de la muraille...

Une courte accalmie dans le flot me permit de traverser la voie pour franchir ensuite – presque les doigts dans le nez malgré ma fatigue – un grillage de deux mètres de haut et me retrouver dans un parc où il n'y avait encore âme qui vive.

Au total je m'en tirai avec des égratignures et quelques dégoûtantes maculatures qui m'obligèrent à un rapide toilettage auprès d'une fontaine publique. J'en profitai pour étancher ma soif et endosser le costard, qui, bien que sévèrement froissé, faisait encore bonne figure.

Je sortis du parc de la même manière – le portail étant encore fermé – et entrai dans le premier bar venu, où, après avoir acheté deux sandwiches, je prévins Aziza de mon arrivée...

Le chauffeur du taxi, moyennant une raisonnable *mordida*, me véhicula à tombeau ouvert, malgré la densité de la circulation... Tout à mon sandwich et à mes plans pour libérer les Doutriverie, je ne réalisai même pas les risques que prenait ce kamikaze du volant.

LTH m'attendait à l'entrée de l'hôtel, habillée d'un élégant tailleur vert palme et coiffée d'un chapeau bleu ciel : le camouflage acapulquesque par excellence ! Sa chambre étant équipée d'un téléphone avec annuaire, nous y allâmes pour contacter tous ceux qui étaient susceptibles de nous fournir un hélico, avec ou sans pilote, pour une ballade touristique ou pour transporter un ami blessé, suivant la spécialité de la compagnie... Hélas, rien n'était disponible pour les premiers, et, pour les seconds, on ne voulait pas de moi à bord...

— Reste plus qu'une solution, pirater un appareil d'armée, décidai-je ! Est-ce que ton fournisseur d'mitraille – elle en avait déjà déniché un – peut nous trouver des uniformes militaires ?

— On se voit dans une heure, mais je vais le lui demander de suite, dit-elle en décrochant.

— Demande-lui également s'il peut nous procurer des pinces coupantes électriquement isolées, des

¹³ C'est peut-être un cliché, mais rien n'y fait : Alamo et Camerone sont dans toutes les mémoires !

¹⁴ J'avais lu dans le journal que la mafia locale faisait disparaître ses victimes, soit dans l'océan, soit dans ces décharges...

gants haute tension et quelques bouts de câble gainé.

Elle s'exécuta aussitôt :

— *Ah, Mister Patcheco, it iz mi, eguèn', yess... Av'you toù youniformz' of armì ?*

— *Goud... Clin' hein, clin'... pluss' glovz' for ä tennshonn'...* Comment dit-on les pinces ?

— *Cutting pliers*, petites mais solides ! précisai-je.

— Voilà, *cotting' playerss', mini bot solid', OK ?*

— Pas trop mini quand même, et surtout électriquement isolées !

— *Not so mini* quand même... *ènd' isolètèd ôlsô... ènd' finallì som' pissiz of kèbol !*

— Ah bon, *ve chop' iz not' sô far ? Goud, goud... Fank you ènd sî you...* Et elle agita la main comme si le dénommé Pacheco était en face de nous !

— Il a des uniformes usés. Pour le reste, il dit qu'il y a un bon magasin pas très loin d'ici...

— C'était pour gagner du temps... Mais allons d'abord jeter un coup d'œil à la base.

Et, ni une ni deux, nous voilà partis en taxi, « *al campo militar, ver un amigo* ».

La route le longeait. Je constatai qu'il y avait tout ce qu'on peut imaginer : grillage, barbelés, chemin de ronde pour les chiens, barrage haute tension, projecteurs, caméras... mais rien qui puisse vraiment m'arrêter, sauf les miradors équipés de mitrailleuses – et de mitrailleurs.

— De nuit p't-être, et avec un commando pour organiser des leurres, conclus-je, dépité.

— Tu vois que j'avais raison ! laissa-t-elle tomber...

— *¡ Aminora la marcha, por favor !* intimai-je brutalement au chauffeur, car l'entrée de la base, maintenant sur notre droite, à quelque 150 mètres, paraissait fort encombrée...

Notant un troquet immédiatement sur la gauche, près duquel stationnaient deux ou trois *jeeps*, je décidai de saisir la chance au vol et, sortant mon portefeuille :

— *Para aquí, por favor... ¡ El amigo espera en el bar !¹⁵*

Nous allions traverser la route pour entrer dans l'estaminet, où je comptais acheter uniformes et papiers – avec mes 40 coupures de 50 dollars ça devait être possible –, quand un camion bâché nous dépassa à faible allure. Il était vide et il n'y avait personne derrière nous :

— **J'ai le MAC50. C'est l'occasion ou jamais ; jette ton chapeau et suis-moi !** Criai-je à Aziza, en bondissant dans le sillage du camion, hors champ de ses rétroviseurs.

— **Et les uniformes ?**

— **Y-en a plein à l'intérieur !**

Le camion ralentit. Je m'agrippai à la ridelle arrière, jetai dedans mon sac de voyage puis y grimpai moi-même... Le camion continuant à ralentir, Aziza le rejoignit aussi, me balançant son sac à main et vint s'accrocher à ladite ridelle, d'où je la hissai, non sans mal.

Nous nous accroupîmes sous les bancs latéraux :

— Où sont les uniformes ? s'étonna-t-elle dès qu'elle eut, péniblement, recouvré son souffle.

— Je voulais dire à l'intérieur de la caserne.

— Mon Dieu, protégez-nous !

Au passage de la barrière, c'est à peine si nous entendîmes crier le mot de passe, tellement les véhicules qui entraient ou sortaient faisaient du boucan...

Notre camion parqua. Les deux chauffeurs partirent vers un petit bâtiment sans étage situé à une cinquantaine de mètres, pour en sortir deux minutes plus tard et se diriger vers l'immeuble central, situé un peu plus loin – sans doute la cantine, car il était près de 13 heures.

Pendant ce temps, en optimisant la direction de la boucle d'antenne¹⁶, je contactai Jul :

— D'Luc à Jul : nous sommes à l'intérieur d'la base. On espère pirater un des hélicos.

— Dépêchez-vous parce qu'ils approchent... Mais ne prenez pas de risques excessifs, hein !

— On essaiera. Demande à l'équipage d'nous envoyer l'canot en direction d'la baie ! Terminé !

— Bonne chance. Terminé !

Tout en *choufant*, je sortis du sac le dernier sandwich, que je proposai à Aziza.

¹⁵ C'est ici, s'il vous plaît. L'ami nous attend au bar !

¹⁶ La dite boucle se place dans le haut du dos, entre maillot de corps et chemise.

— Merci, je n'ai pas faim, seulement soif ! dit-elle.

— Allons boire aux toilettes ; Allah nous aid'ra p'-être à y trouver les uniformes !

En route, je bafrai ledit sandwich, masquant ainsi ma bobine aux quelques *zèbres* (affublés de tenues léopard) que nous croisâmes, cependant qu'Aziza, tournée vers moi, mimait une conversation animée avec force gesticulations méditerranéennes – mais qui pouvaient aussi bien passer pour mexicaines !

Le caractère critique de la situation ne me fit pas oublier un certain remords, sachant que les Doutrerive n'avaient probablement rien mangé de la journée... que j'contrais en m'disant qu'c'était d'abord moi qui avais b'soin d'toute mon énergie !

L'édicule abritait aussi des douches, toutes libres... Nous en occupâmes deux contiguës. J'entendis Aziza faire couler de l'eau, sans doute pour étancher sa soif. En ouvrant le fenestron de la mienne, afin d'y balancer mon veston (je crevais de chaud), je réalisai que le saint des saints, c'est-à-dire le hangar, était protégé par une seconde clôture grillagée et barbelée, dont le portail d'accès était gardé. La partie paraissait perdue, quand deux milis sortirent du poste...

— Il doit rester plus qu'un seul gardien à l'entrée du hangar, la renseignai-je en sourdine. Tu lui diras qu'tu cherches Juan Serrano – et j'le neutraliserai... l'gardien, pas Juan Serrano !

Elle rit à cette plaisanterie nunuche¹⁷, dont c'était effectivement le but.

Les deux *guardias* vinrent à notre édifice, pissèrent en sifflotant (trop longuement pour moi dont la température interne montait dangereusement), se lavèrent consciencieusement les mains – alors qu'en France, statistiques à l'appui, moins d'un pisseur sur deux se rince subséquemment les paluches – pour finir tout de même par quitter les lieux...

Nous agîmes alors comme prévu. Je surpris le bonhomme par l'arrière, la porte d'où étaient sortis ses collègues n'étant pas fermée à clé :

— *¡ No temea nada amigo, luchamos contra la CIA que manipula todo este asunto !*¹⁸ lui expliquai-je tout en mettant sous son nez trois coupures vertes de ma droite et appuyant le canon du MAC50 contre son dos de ma gauche.

— *¡ Los dólars estàn por te !* ajoutai-je en lui fourrant les trois billets dans une poche et lui ôtant son gros Colt pour le jeter dans la corbeille (une arme inconnue est dangereuse).

— Aziza, tiens mon *pétard*, viens faire le guet ici et ferme la porte à clé !

L'*amigo* n'opposa aucune résistance. Rapidement, mais sans brutalité, je le fis mettre à plat ventre, lui ficelai, avec un bout de ma corde, pieds et mains ensemble. Puis le bâillonnai avec un foulard qu'Aziza tira de son sac, et enfin le traînai dans le placard à balais. Ensuite, je me passai le restant de la corde autour du cou, et entrai dans le hangar, suivi par ma complice.

Il y avait là quatre ou cinq hélicos de divers gabarits, ainsi qu'un mécanicien sec et barbu en *combie* grise toute tachée de cambouis, assis en train de casser solitairement sa croûte :

— *¡ Amigo, luchamos contra la CIA que manipula todo este asunto !* me présentai-je, en essayant de garder mon sang froid.

— *¡ Requerimos una màquina potente, llena de carburante, eh !*¹⁹ ajoutai-je en lui glissant deux billets dans une poche et l'entraînant ensuite vers les gros hélicos.

— *Estos no son llenos. Sòlo aquello es lleno de gasolina*, dit-il spontanément, en me désignant un vieux petit Sikorsky d'observation, garé à l'extérieur, en bord de tarmac.

— *¡ Attento, eh ! Tu vienes con nosotros, y yo conozco los helicòpteros. ¿ Vale ?*²⁰

— *¡ Confermo : sòlo aquello es dispuesto !* [Je confirme : seul celui-là est prêt !]

— *¿ Cuànto es la carga útil maxima y cuàntos asientos tiene ?*

— *Cinco cientos libras y dos asientos.* [Cinq cents livres et deux sièges.]

Je calculai : 500 livres = 250 kg - 10% = **225** kg contre 3 x 60 kg + 2 x 70 kg = **320** kg.

¹⁷ Des Juan Serrano, il y en a plein les annuaires !

¹⁸ — Ne crains rien l'ami, nous luttons contre la CIA, qui manipule toute cette affaire !

¹⁹ — Il nous faut une machine puissante, avec le plein de carburant, hein !

²⁰ — Attention (italianisme involontaire pour *cuidado*) hein! Tu viens avec nous, et moi je connais les hélicoptères. D'accord ?

Ça n'était pas jouable d'un coup... même en balançant les sièges. Mais je n'avais pas le choix : la pompe à carburant était visible de la tour de contrôle et je ne pouvais laisser le mécano y aller seul – sans parler de la perte d'un temps précieux.

Alors qu'Aziza, encore plus en sueur que ma pomme, tenait toujours le bonhomme en respect, je jetai mon encombrant sac (contenant mes vénérables jumelles) dans la benne-poubelle attenante, puis entraînai le *mec* auprès du Sikorsky.

— Passe-moi le *pétard*, et monte à l'arrière ! ordonnai-je à ma complice.

Ensuite, j'intimai au *Chicano* d'embarquer à la place du copilote, alors que je m'installai côté pilote et rendai le MAC50 à Aziza. Une fois tous les deux attachés à nos sièges, je lui demandai d'annoncer à la tour de contrôle qu'il s'agissait d'un vol²¹ probatoire...

Pendant qu'il s'exécutait, je procédai aux vérifications essentielles et lançai le moteur, qui démarra du premier coup. Dès l'autorisation de décoller reçue, j'arrachai la fiche du micro de bord – tout en continuant à écouter la radio – et fonçai en direction des collines en rasant les cimes des arbres et autres obstacles : c'est la meilleure façon de ne pas être identifié.

Le vieux Sikorsky turbina à merveille !

Je fis halte à la première clairière isolée pour ligoter sommairement le pauvre mécano à un arbuste, non sans avoir rajouté deux autres billets dans sa poche :

— *¡ Calma, eh ! Es una cuestión de paciencia por libertarte. ¡ Adios compañero !*²²

Avant de redécoller *fissa*, je demandai à Aziza de balancer tailleur et escarpins, cependant que je jetai mes chemise et chaussures, en gardant les lacets, glissés dans ma poche gauche, avec le reliquat de la liasse verte – la droite contenant le couteau suisse et les deux demi-mouchoirs.

Puis je recontactai Jul :

— D'Luc à Jul : apparemment notre piratage a pas encore été découvert ! exultai-je.

— Ouais, mais ici on est entouré par les chiens en bas et un gros hélico en haut !

— Il m'fait six mètres sur six de plat non arborisé et au bord d'une pente : j'n'ai trouvé qu'un petit Sikorsky dont la charge utile fait cent kilos d'moins qu'nous cinq, en comptant 190 pour vous trois !

— Concernant le replat, il me semble qu'il y en a un à une centaine de mètres au-dessous de la cime où nous avons bivouaqué, et sur laquelle stationne l'hélico. Je pense que la pente passe d'une petite dizaine de degrés à une bonne trentaine... Pour ce qui est des 190 kilos, ça me paraît réaliste : on n'a rien mangé depuis hier soir ! termina-t-il, d'un rire quelque peu nerveux.

— Faut qu'les fistons scient sièges, portières et patins... La batterie est assez chargée ?

— Il doit y en avoir encore pour une petite dizaine de minutes pour la tronçonneuse.

— Très bien. Toi tu t'débrouilleras pour bricoler deux baudriers d'fortune à l'aide des gilets d'sauv'tage et d'ma corde en double, qui suspendront Al & Ber à deux mètres sous l'hélico... Mettez-vous en chemisette et bermudas, et j'tez l'reste ! Terminé !

— Bien chef ! Attention, tu es maintenant tout près du replat ! Terminé !

— Voyons, me dis-je : une douzaine de kilos pour les sièges, une vingtaine pour le train, environ dix pour les portières... **Aziza, soupèse la boîte à outils puis balance-la !**

— Autour de 10 kilos ! estima-t-elle, s'exécutant aussitôt.

— On arrive donc à quelque 50 kilos, auxquels il faut ajouter le carburant consommé... C'est jouable, en comptant sur la brise de mer, la pente... et la baraka ! conclus-je, à voix basse.

Ayant ralenti, j'aperçus le replat et les Doutrerive, déjà en maillot de corps et bermuda :

— **Attention, qu'Al & Ber se préparent à tronçonner !** criai-je dans le micro.

Je posai l'appareil, moteur au ralenti, et demandai à Aziza de passer à Jul corde, gilets et couteau. Aussitôt dit, aussitôt fait ! Parallèlement, les fistons s'étaient précipités et, en quelques deux longues minutes, portières puis sièges tombèrent...

Afin de permettre le délestage des deux patins avant, je redécollai d'un demi-mètre...

²¹ Heureusement, en castillan, voler un hélico et voler un hélico, se dit avec des mots différents !

²² Du calme, hein ! Pour te libérer, c'est une question de patience. Adieu camarade !

Malheureusement la profondeur de coupe de la mini-tronçonneuse n'était pas suffisante. Alors les fistons poussèrent le premier patin latéralement afin de le casser, sans me prévenir et sans compenser le couple, déséquilibrant ainsi l'hélico et les obligeant à s'aplatir au sol, cependant que les pales cisaillaient dangereusement le haut des buissons. Mon sang se glaça (non sans que, par réflexe, j'injecte à l'engin une overdose de carburant) et Aziza hurla le saint nom d'Allah... mais le brave Sikorsky – tel le Polonais saturé de vodka, pour lequel il y a toujours un Bon Dieu –, après s'être redressé, remonta vaillamment, ce qui me permit d'apercevoir des *guardias* monter la pente, tirés par les chiens.

Je redescendis *illico* à la hauteur de travail et informai Jul de la mauvaise nouvelle cependant que les fistons terminaient le tronçonnage, tout en veillant, cette fois, à l'équilibre de l'appareil...

Ils s'attaquèrent ensuite à la béquille arrière et Jul fit passer la double corde à travers le cockpit en l'enroulant autour d'un moignon de siège.

— **Faut aussi la protéger aux passages des portières, en la saucissonnant avec mes bouts d'mouchoir**, intimai-je à Aziza, tout en lui tendant ces derniers de la main droite.

Puis, je plongeai la même main dans la poche gauche de mon pantalon afin d'en sortir les lacets — opération malaisée car ma gauche devait impérativement manœuvrer l'engin avec la plus grande finesse... Billets et lacets s'étant entremêlés, je saisis le tout dans l'intention de le filer à Aziza pour en faire le tri. Mais la maladresse de ma main et la violence du courant d'air firent que quelques coupures me glissèrent des doigts. Alors, par réflexe invétéré, je privilégiai les lacets par rapport aux billets : dans les conditions où nous nous trouvions, des bouts de ficelle ne valaient-ils pas tous les dollars du monde ?... Dollars que le puissant tourbillon des pales dispersa vite fait, haut et loin !

— **Merde de merde !** jurai-je, machinalement.

— **Y avait plein de fil dans la "boîte à malices" !** s'esclaffa Jul, qui avait tout vu.

— **C'est trop tard, jetez-la !** hurlai-je, dépité.

Aziza, en vraie combattante, sans prêter attention aux coupures, s'accroupit *fissa* pour s'atteler à sa tâche. Les fistons, ayant terminé, balancèrent effectivement tout leur outillage et, après avoir aidé le paternel à monter à bord (j'étais évidemment obligé de maintenir l'engin suffisamment en l'air pour que les pales ne touchent pas les buissons), infilèrent les simili-baudriers... alors que les clébardes surgissaient, à quelques dizaines de mètres sur notre gauche, grognant et écumant :

— **On y va, courez jusqu'au bout les jeunes !** gueulai-je dans le micro, tout en lançant le Sikorsky, droit au-dessus de la pente...

Quel soulagement : après la secousse due au poids des fistons, qui nous avait fait descendre de quelques mètres, le *Brave Polonais* tenait vaillamment en l'air et survolait bientôt la ville :

— Nous perdons de l'altitude ! s'inquiéta cependant Jul.

— Je tiens à pas surconsommer... D'ailleurs faut qu'tout l'monde s'débarrasse d'ses chaussures – en gardant les lacets, hein ! ordonnai-je, forçant la rigolade. Puis, plus sérieusement :

— Au fait, Al, sais-tu précisément où s'trouve l'canot ?

— Je vais le demander au vaisseau. À cette altitude, il devrait nous capter sans "parapluie".

Nous survolions maintenant la baie, où plongèrent les six *tatagnes* des Doutrériveres...

Très vite Al obtint la réponse, prouvant que l'équipage était sur le qui vive :

— Le canot se trouve à douze milles de la côte, au cap 225°. Il navigue vers nous à 6 nœuds.

— Nous faisons du 65 nœuds, donc nous l'atteindrons en : $(60 \times 10) / 71$, c'est-à-dire huit minutes et demi, environ... Compte tenu de la jauge de kérosène, nous devrions y arriver juste, trop juste... il me faut donc encore réduire la vitesse pour garder une marge. OK Al ?

— **Je l'aperçois !** cria Jul, rivé à ses jumelles (qu'il n'avait pas jetées, lui !). **Alors, tous ensemble :**

— **Ibn, Ibn, Ibn Khaldouun !!!** gueulâmes-nous, les trois seniors, avec le peu de souffle qui nous restait.